

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 24 mai 2003 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire l'insomnie ». Après l'ouverture de la journée par Madame Christiane Deussen, directrice de la Maison Heinrich Heine, et une présentation du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : anglais avec Ann Grieve et Liliane Abensour, espagnol avec Philippe Bataillon, italien avec Chantal Moiroud. L'atelier d'écriture était animé par Jean-Yves Pouilloux.

L'après-midi, après une conférence de Pierre Pachet intitulée « Les heures de la nuit », le travail en atelier a repris : allemand avec Brigitte Vergne-Cain, anglais avec Jean-Pierre Richard, portugais avec Patrick Quillier et russe avec Hélène Henry.

Philippe Bataillon

Cicatrices

Le texte choisi est tiré du deuxième roman de Juan José Saer, *Cicatrices*, paru à Buenos Aires en 1969. L'œuvre marque le début d'une maturité littéraire qui ne va cesser de s'affirmer jusqu'à son dernier recueil de nouvelles, *Lugar*, paru en 2000. Cependant, on y trouve encore une certaine rigueur un peu janséniste dans l'écriture qui est le propre des livres de jeunesse de Saer. Une première traduction de *Cicatrices* par A. Bensoussan (*Le Mai Argentin*), parue aux Lettres Nouvelles en 1976, est épuisée. J'en ai moi-même proposé une nouvelle traduction (*Cicatrices*) parue au Seuil en 2003.

Les quatre parties qui constituent ce livre convergent, à travers la vision de quatre personnages principaux, vers un drame final qui les rassemble. Chaque partie représente la vision de son « héros ». Dans la troisième partie, choisie pour cet atelier, le personnage est un juge vraiment très bizarre. Une de ses étrangetés, parmi bien d'autres : dans les passants croisés dans la rue, quand il sillonne interminablement la ville en voiture, il voit des gorilles. Les visions de ses insomnies vont elles aussi être peuplées de gorilles qui nous ramènent à la vie préhistorique ou, plus tard, dans une espèce de somptuosité barbare et violente, très stéréotypée et qui n'est pas sans rappeler *Salammbô*.

L'atelier a été très vivant et animé, et notre travail, sur le vocabulaire et les rythmes du texte, qui sont, comme toujours chez Saer, plus complexes qu'en apparence, nous a permis d'affiner longuement notre traduction.